

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gilles Pellerin : l'amour fou de la littérature

Francine Bordeleau

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1998). Gilles Pellerin : l'amour fou de la littérature. *Lettres québécoises*, (91), 7–9.

Gilles Pellerin : l'amour fou de la littérature

Il fut libraire, chroniqueur littéraire et rédacteur en chef de revues. Depuis 1986, il est le plus visible des animateurs des Éditions de L'instant même — « la » maison de la nouvelle —, et le plus ardent défenseur de ce que d'aucuns appellent un « petit genre ».

ENTRETIEN
Francine Bordeleau

L'ÉDITEUR ET NOUVELLIER a également découvert le plaisir d'écrire des essais polémiques ; son récent *Récits d'une passion. Florilège du français au Québec* a d'ailleurs fait beaucoup de bruit. La passion de la littérature et du langage, voilà bien la grande affaire de Gilles Pellerin.

« C'est par la littérature que je suis le plus présent au monde », lance d'entrée Gilles Pellerin. Au cégep François-Xavier-Garneau, où il enseigne depuis huit ans, il est volontiers perçu comme une sorte de Daniel Pennac québécois : c'est-à-dire un prof habité par la fougue et animé par le plaisir du texte — ces textes qu'à l'école « on ne lit plus », ou en tout cas pas comme il le faudrait —, un fou de littérature qui possède un sens poussé de la pédagogie. Persuadé que « les jeunes, au cégep du moins, sont à une période de grande avidité intellectuelle », Pellerin s'élève contre le principe d'« infantilisation » auquel l'enseignement adhère de plus en plus. Ses cours sont exigeants — *Forêt vierge folle*, de Roland Giguère, n'est pas reçu par ses étudiants comme un recueil facile —, mais intenses et vivants. « Presque autobiographiques », dira-t-il. Nourris de ses lectures, de son expérience d'auteur et d'éditeur, de ses rapports et de ses conversations avec les écrivains.

Gilles Pellerin publie la littérature avec la même fougue. Au début, L'instant même lançait 3 titres par année ; l'an dernier, l'éditeur de Québec en a fait 26. Quand elle a ouvert ses portes, la maison poursuivait l'objectif de se consacrer exclusivement à la nouvelle, un genre qui, au milieu des années 1980, avait encore plutôt bonne presse, mais disposait de peu de lieux. Il faut dire que Pellerin était, est encore un nouvellier convaincu : son premier livre, *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel*, est paru en 1982 (aux Éditions Asticou) ; depuis, il a

été le lauréat du premier concours de nouvelles de l'Office franco-québécois pour la jeunesse (en 1988), et a publié trois autres recueils dont *Ni le lieu ni l'heure* couronné par le Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique québécois.



En ce qui concerne la nouvelle québécoise, on peut véritablement parler de « l'école de L'instant même », tant les titres de la maison se sont distingués par leur travail formel.

« Dans les années 1980, nous avons connu, c'est vrai, une sorte de frénésie : il s'agissait littéralement de faire rendre gorge au genre. » Avec Bertrand Bergeron, par exemple, mais aussi avec Gilles Pellerin, la maison a installé une certaine idée de la nouvelle fantastique. Ainsi le fantastique, façon Pellerin, se fonde sur « des personnages qui se méprisent, et se méprennent ». De la méprise survient un glissement hors du réel ; et c'est souvent, du reste, sur une distorsion du réel, sur un rapport ambigu à la réalité que joueront les auteurs de la maison.

Histoire d'explorer le plus large spectre possible, L'instant même a publié des recueils thématiques et collectifs ; a traduit des nouvelliers d'ailleurs (anthologies irlandaise, mexicaine, portoricaine...) ; a découvert des Canadiens anglais fabuleux (Douglas Glover, Alistair MacLeod, Bonnie Burnard, Jane Urquhart...) ; a fait connaître quantité de Québécois au style novateur... Mais après avoir constitué un répertoire d'auteurs extrêmement représentatif des tendances nouvellistiques les plus actuelles, Gilles Pellerin et sa compagne, Marie Taillon, ont bien dû se résoudre au compromis — celui du roman, puis de l'essai —, tant il devenait évident, autant pour des raisons commerciales qu'à cause des projets de « leurs » écrivains, que la nouvelle ne pouvait demeurer l'unique genre de la maison.

L'intellectuel dans la cité

Il appert toutefois que Gilles Pellerin, lui, a éprouvé le désir pressant de parler de la nouvelle, de ce genre qui, depuis un bon moment déjà, était boudé par les lecteurs, les critiques et les éditeurs. « La question de la nouvelle ne me semblait nullement réglée. Du reste, il n'y avait pas eu vraiment de réflexion là-dessus. » Début 1997, paraîtra donc, à

L'instant même, il va sans dire, *Nous aurions un petit genre*. « Je parlais de moi, de ce que je suis. Il y avait aussi le désir avoué, pour l'éditeur, de prendre position. »

Dans cet essai longuement mûri, qu'il a mis cinq ans à peaufiner, Gilles Pellerin se découvre des véhémences de polémiste. Il y écrit :

En me lançant dans Nous aurions un petit genre, j'avais le dessein de parler de la nouvelle et des conditions objectives de son existence. Et d'identifier des facteurs d'exclusion qu'un éditeur aurait bien mauvaise grâce à accumuler.

Ces « facteurs d'exclusion » concernent d'évidence le genre — considéré comme marginal — auquel est identifiée la maison, mais aussi sa situation géographique (dans la capitale et non pas dans la métropole). « Comme éditeur de nouvelles, L'instant même se heurte aujourd'hui à davantage de murs qu'il y a douze ans. Cela tient à la difficulté du genre, et à la difficulté du lieu. »

Difficulté du lieu ? Cet essai relève avec un humour caustique quelques épisodes où la maison de Québec s'est heurtée au chauvinisme, où furent associés en un amalgame significatif « petit genre » et « bourgade ». Pellerin en avait assez d'entendre que L'instant même, dans ses lointaines contrées, faisait un travail bien sympathique. Mais la charge n'excluait pas la réflexion, solide, sur le genre bref tour à tour abordé sous les angles de la poétique, de la didactique et du marché.

« J'ai écrit des essais parce que j'avais le désir de me poser comme intellectuel », dit Gilles Pellerin. *Nous aurions un petit genre*, c'est à la fois un plaidoyer fervent et une proposition de débat, une analyse de la forme novellistique et une critique implacable de l'institution littéraire. *Récits d'une passion*, publié fin 1997, « a eu un retentissement que mes livres de fiction n'ont jamais obtenu », s'étonne presque son auteur. Mais après ce « petit genre » qu'est la nouvelle, il traitait de cette petite langue qu'est en quelque sorte devenu le français au Québec (voire dans le monde). Un sujet chaud qui, on le sait, exacerbe les susceptibilités. L'essayiste amenait cependant le débat là où on ne l'attendait pas, parvenait à le renouveler.

« Il m'importait d'écrire *Récits d'une passion* parce que notre langue ne va pas de soi, parce qu'on est toujours en état d'instabilité par rapport à elle. » Mais Pellerin est l'un des rares à aborder cette problématique sous l'angle du plaisir et du bonheur de parler. « Il faut savoir

ce que le français a apporté comme culture, renouer avec ce qui se trouve derrière cette langue », dit-il. Dans *Récits d'une passion*, le propos polémique s'enrichit d'un commentaire sur la littérature ; cela va forcément de soi pour Gilles Pellerin, qui ne saurait parler de la langue sans rendre un hommage enthousiaste à ces écrivains qui l'ont travaillée, triturée, poussée dans ses derniers retranchements. *Récits d'une passion* s'élève en fait contre la « langue unique », contre l'idée suggérant qu'à l'heure du village global « tout [soit] traduisible », et revendique plus que jamais « une langue Ferme » (avec un « f » majuscule, en effet).

La voix du texte

Dans l'écriture de l'essai, Gilles Pellerin s'emporte et s'enflamme, s'amuse aussi, se donne à fond. Le style plaisamment « digressif » — l'épithète vient du principal intéressé lui-même — illustre un déferlement d'idées : sur la culture, sur la littérature en général, sur la littérature québécoise dont il souligne la « détresse »...

Cet état de notre littérature se reflète jusque dans l'œuvre du nouvellier, qui met en scène nombre d'écrivains. Des écrivains en proie à la détresse, il va sans dire, en proie à l'absurde aussi. Tout au long des recueils court une ironie dont les accents évoquent un univers parfois kafkaïen, parfois ubuesque. Il fut d'ailleurs une époque où Pellerin lisait beaucoup Alfred Jarry, Boris Vian et ces autres écrivains peut-être considérés (à tort) comme mineurs parce qu'ils ont fait profession d'humour. « Le français est une langue dont on méconnaît le ludisme », souligne-t-il d'ailleurs.

Et Gilles Pellerin est un écrivain résolument ludique. Un écrivain, aussi, qui s'ennuie de la fiction qu'il n'a pas pratiquée depuis longtemps : *Je reviens avec la nuit*, son dernier recueil, remonte à 1992.

Mais s'il reste un nouvellier convaincu, Pellerin commence à flirter avec l'idée du roman.

J'ai envie d'explorer autre chose, de changer, ne serait-ce que parce que j'ai moi-même changé. Le roman donne le pouvoir de se mettre dans la peau de plusieurs personnages en même temps, voilà qui peut s'avérer intéressant pour l'auteur de nouvelles que j'ai été jusqu'à maintenant.

L'homme a souvent présenté l'image, confortée par la publication de *Nous aurions un petit genre*, d'un croisé de la nouvelle. Il est surtout un croisé de la littérature, de cette littérature qui « agit sur tous les fronts ». Voilà du coup qui le ramène au piètre sort que notre société réserve aux lettres — « Mettons en place des structures susceptibles de rendre la littérature accessible », lance-t-il —, à l'enseignement, à ces programmes de français qui ont « voulu transformer la littérature en quelque chose de scientifique » tout en souscrivant à un principe d'« infantilisation ».





La notion de stylistique fait partie de ce qu'on a sabordé au nom de l'efficacité. L'école a disqualifié la littérature, et c'est une erreur culturelle énorme. Ici, les intellectuels devraient triompher ; or, ils en sont exclus. Mais il est vrai que l'école est une synecdoque de la société !
ajoute-t-il.

À l'école comme partout ailleurs, « on oublie souvent que l'œuvre est aussi esthétique, qu'elle commande une réflexion sur la forme ». Cette réflexion qui se fait de moins en moins, Gilles Pellerin entend bien la prolonger. Il en amorçait déjà le projet avec *Récits d'une passion*, même si l'essai était principalement axé sur la langue. Mais il est en outre habité depuis longtemps par l'idée qu'

on peut comprendre les enjeux de la littérature en passant par la peinture et la musique. Rober Racine [peintre et écrivain] dit par exemple que la langue française est écrite en la majeur. Il y a de l'esbroufe à dire ça, mais la littérature comporte encore, Dieu merci, une part d'esbroufe, un ludisme qui constitue une dichotomie féconde entre le réel et l'imaginaire !

Gilles Pellerin s'est toujours plu à associer la littérature aux autres arts et à d'autres disciplines. Sa thèse de doctorat — en lettres — portait d'ailleurs sur le peintre Gustave Moreau. Auparavant, il a bifurqué par l'anthropologie. « Ça me permet de donner mes cours autrement. J'y fais d'ailleurs beaucoup référence à l'anthropologie. »

Cela lui permet aussi, sans doute, un autre regard sur la littérature. Mais Gilles Pellerin est homme de vision globale, pour qui la littérature s'inscrit forcément dans le monde. Et un éternel croisé de la culture.

BIBLIOGRAPHIE

Nouvelles :

Les sporadiques aventures de Guillaume Untel, Asticou, 1982.

Ni le lieu ni l'heure, L'instant même, 1987.

Principe d'extorsion, L'instant même, 1991.

Je reviens avec la nuit, L'instant même, 1992.

Dix ans de nouvelles : une anthologie québécoise, L'instant même, 1996.

Essais :

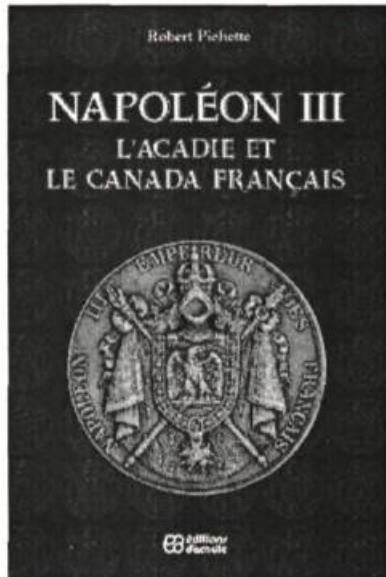
Québec : des écrivains dans la ville, L'instant même/Musée du Québec, 1995.

Nous aurions un petit genre, L'instant même, 1997.

Récits d'une passion. Florilège du français au Québec, L'instant même, 1997.

NOUVEAUTÉS

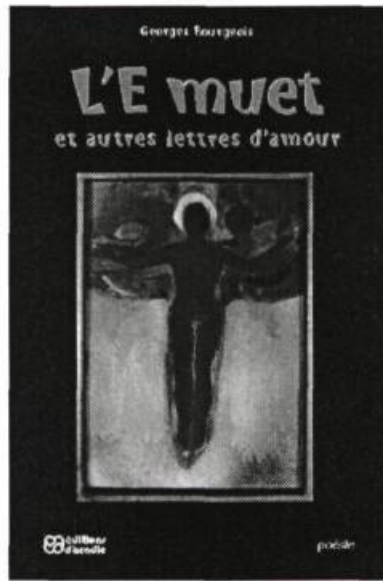
HISTOIRE



Robert Pichette

2-7600-0361-2

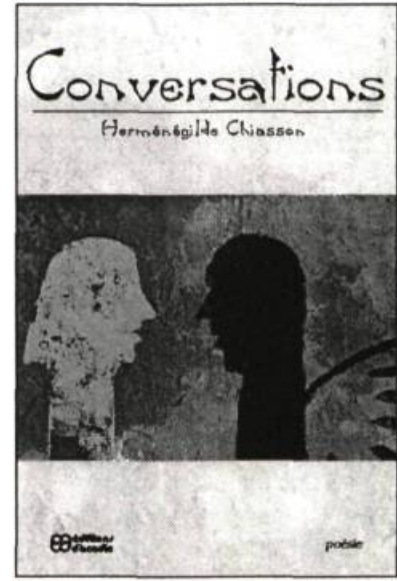
POÉSIE



Georges Bourgeois

2-7600-0364-7

POÉSIE



Herménégilde Chiasson

2-7600-0343-4